

Charles Baudelaire, *Lettres inédites aux siens*, présentées et annotées par Philippe Auserve. Paris, Grasset, 1966, 246 p.

Marcel-A. Ruff

Volume 1, numéro 1, avril 1968

Baudelaire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500011ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500011ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ruff, M.-A. (1968). Compte rendu de [Charles Baudelaire, *Lettres inédites aux siens*, présentées et annotées par Philippe Auserve. Paris, Grasset, 1966, 246 p.] *Études littéraires*, 1(1), 146–148. <https://doi.org/10.7202/500011ar>

Canadien». Il a donc été fort utile et aux Français et aux Canadiens, et c'est à ce titre, je pense, que M. Ménard lui rend hommage.

L'ouvrage de M. Ménard, dont le titre est en partie trompeur, se présente d'abord comme l'histoire d'une reconquête, non pas celle du Canada par la France, mais celle de la France par le Canada, reconquête ni militaire ni politique mais intellectuelle et sentimentale. De l'aube du romantisme à la fin du XIX^e siècle (Marmier meurt en 1892), les écrivains français, guidés par Chateaubriand, Adolphe de Puibusque, dont M. Ménard nous cite en appendice un passage fort intéressant, Marmier, découvrent le Canada et le font connaître à leurs compatriotes. Plus curieux encore : des écrivains qui n'ont jamais traversé l'Atlantique, vont s'intéresser au fait canadien-français : ainsi, Vigny, un des premiers protecteurs de Marmier, écrit *les Français du Canada*, et la version que M. Ménard nous en donne est très différente de celles que nous connaissons par l'édition de La Pléiade des œuvres du poète et par la thèse de Georges Bonnefoy.

Malheureusement, s'attacher à un écrivain mineur comme Marmier paraît une gageure, et M. Ménard en est conscient : on le sent quelque peu démuné quand il analyse le voyage au Canada de son auteur. Aussi rassemble-t-il, à propos des moindres détails, force documents, destinés, je pense, à étoffer la matière de son sujet. Dans l'affaire «du plan en relief de la ville de Québec» (pp. 81 à 87), dont se disputaient la paternité un certain Duberger d'origine française, et un capitaine anglais, By, nous avons droit à une biographie détaillée du capitaine, à l'exposé complet des arguments, à leur discussion, le tout étayé par des documents en français et en anglais. Au bout de six pages, nous n'ignorons plus rien de cette affaire, mais sans en retirer grand profit. La justification qui suit

l'exposé, n'est pas bien convaincante. C'est là le défaut du livre : la moindre anecdote y est traitée avec le scrupule d'une édition critique particulièrement vétilleuse.

En tout cas, M. Ménard a le mérite de nous montrer indirectement que les intellectuels français du XIX^e siècle, qui tournaient volontiers leurs regards de ce côté-ci de l'Atlantique, n'ont pas songé uniquement aux États-Unis, mais aussi au Canada. Était-ce mauvaise conscience ? Marmier, qui passa rapidement aux États-Unis, ne cache pas son hostilité à l'égard de ce pays, sentiment que l'on retrouve chez nombre de ses contemporains et compatriotes. Il serait intéressant d'étudier les origines de cette hostilité ou de cette méfiance, quand on voit des hommes aussi différents que Vigny, Stendhal, Barbey d'Aurevilly, Marmier la témoigner. À ce point de vue, le Canada est nettement privilégié. C'est peut-être grâce à des curieux comme Xavier Marmier, en dépit de leur faible envergure, que les Français découvrent qu'entre les *arpents de neige* et le domaine de Maria Chapdelaine s'étend une *terra incognita*, le Canada.

Yves AVRIL

Université Laval

□ □ □

Charles BAUDELAIRE. **Lettres inédites aux siens**, présentées et annotées par Philippe Auserve. Paris, Grasset, 1966, 246 p.

Quatre-vingt-douze lettres inédites de Baudelaire, voilà certes une rare aubaine. Leur existence n'était pas inconnue de tous les baudelairistes, quoi qu'en pense M. Auserve, et si le « miracle » de leur découverte dans les décombres d'une maison bombardée est attendrissant, il laisse quelques points obscurs. Regrettons

seulement que ces lettres n'aient pas été jointes, en son temps, à la *Correspondance générale* de l'édition Conard où elles auraient trouvé leur place normale. Leur présentation y eût gagné car, sans diminuer le mérite de M. Auserve à qui nous devons ce précieux document, il faut reconnaître — et il le laisse entendre lui-même — qu'il n'était pas en mesure d'y apporter la rigueur et l'étendue d'information dont a bénéficié l'édition monumentale de Jacques Crépét¹.

Sans nous attarder davantage à des vétilles, essayons plutôt de dresser le bilan de cette révélation. D'abord le recueil précise ou confirme une série de faits qui intéressent la biographie du poète. La date de la première communion est fixée à la fin de juillet ou aux premiers jours d'août 1832 par la lettre VII du 7 août. Celle du 9 novembre de la même année établit que Baudelaire, arrivé à Lyon en janvier avec sa mère, n'a passé que quelques mois à la pension Delorme et, dès la rentrée d'octobre, est entré à l'inter-nat du Collège royal. Ajoutons qu'il a commencé par en être « fort content » et qu'il se félicite en particulier de l'excellente nourriture qu'il y reçoit (« confitures, compotes, pâtés au jus, tourtes, poulets, dindes », etc.). Il faut attendre le 1^{er} janvier 1834 pour trouver l'expression d'un sentiment contraire, encore est-elle modérée : « Qu'on s'ennuie au collège, surtout au collège de Lyon ! »

Le voyage aux Pyrénées, qui a probablement inspiré le poème *Incompatibilité*, et dont M. Pichois avait déjà rectifié la date, est défini-

tivement éclairci. Baudelaire est parti le 23 août 1838 pour rejoindre sa mère et son beau-père qui faisait une cure à Barèges. Contrairement à ce qu'on pensait, Baudelaire ne s'y est pas trouvé seul en tête à tête avec le colonel Aupick.

Enfin il est confirmé qu'à son retour des mers du Sud Baudelaire, parti de l'île Bourbon le 4 novembre 1841, a débarqué à Bordeaux le soir du 15 février 1842.

Ces points de détail une fois réglés, reste le principal, c'est-à-dire la personnalité morale et intellectuelle de l'enfant Baudelaire. Il n'a rien de l'enfant prodige, mais il n'a pas encore onze ans que son style trahit déjà des prétentions littéraires dans le récit de son voyage de Paris à Lyon (lettres II et III) : emploi de l'infinitif de narration (« Moi de lui répondre tranquillement »...) ; énumération bouffonne d'objets hétéroclites (10 lignes), plaisir et recherche dans la description : « cette couleur rougeâtre [du soleil couchant] formait un contraste singulier avec les montagnes qui étaient bleues comme le pantalon le plus foncé. » Image insolite qui annonce déjà, dirait-on, le goût de « ces comparaisons crues, qui soudain dans l'harmonie d'une période mettent en passant le pied dans le plat » (Jules Laforgue).

Son jugement en matière d'art et de littérature semble aussi se former de bonne heure. Après la visite de Versailles (en rangs serrés de collégiens) : « Je ne sais si j'ai raison, puisque je ne sais rien en fait de peinture, mais il m'a semblé que les bons tableaux se comptaient »... Il est surtout significatif que sa réaction est déjà toute personnelle et que « les tableaux du temps de l'Empire, qu'on dit fort beaux », lui déplaisent parce qu'ils paraissent souvent si réguliers, si froids ! » (9 juillet 1838).

En littérature son goût est plus sûr et plus proche de sa maturité. En pleine vogue d'Eugène Sue, il n'a que mépris pour ce romancier :

¹ Deux exemples seulement : Joseph-François Baudelaire n'avait pas recueilli de son premier mariage « un assez bel héritage » (p. 19) : le contrat de mariage révèle que « les futurs apportent seulement chacun trois mille francs constitués par leurs habits, linges et meubles meublants ». Le nom de jeune fille de Caroline n'était pas « Archimbaut-Dufays » (p. 244), mais, selon les actes d'état-civil : Archenbaut-Defayis.

« Il n'y a que les drames, les poésies de Victor Hugo et un livre de Sainte-Beuve (*Volupté*) qui m'aient amusé » (3 août 1838).

Sur ses relations avec sa famille les *Lettres inédites* n'apportent rien de nouveau à proprement parler. C'est pourtant sur ce sujet qu'elles permettent la mise au point la plus importante. Pour un esprit non prévenu les quelques documents et témoignages déjà connus suffisaient à montrer que Baudelaire avait entretenu de bonnes relations avec son beau-père jusqu'aux environs de la vingtième année. Mais les esprits non prévenus ne sont pas légion. Ils ont du moins aujourd'hui la satisfaction de voir leur version confirmée de la façon la plus éclatante. Une lettre (à son « papa ») de juillet 1838 se termine par ces mots étonnants : « Adieu. Je t'adore ». En 1840 encore c'est à Charles que s'adresse son demi-frère Alphonse pour obtenir une intervention du général en faveur d'un ami, car jusque-là les deux frères s'entendent aussi fort bien. Les choses se gâtent l'année suivante lorsqu'Alphonse refuse de payer sans contrôle les dettes considérables (plus de trois mille francs-or) que Charles a contractées en moins d'un an, semble-t-il, — une des sommes mentionnées ayant été « consacrée à habiller une fille enlevée dans une maison ». Cette conduite inquiétante n'a pu être cachée longtemps au ménage Aupick. C'est ce qui a amené la décision du voyage, mais là encore il est maintenant prouvé que ce voyage, comme l'indiquait une lettre du général, a été accepté par Baudelaire d'assez bonne grâce. La lettre qu'il adresse à sa mère du paquebot déjà en route respire la joie du départ : « Le Capitaine est admirable. Bonté, originalité, instruction. [...] Je veux que tu manges bien et que tu sois contente en pensant que je suis content. Car c'est vrai. Ou à peu près. » Les derniers mots marquent une nuance non négli-

geable, mais le ton général est presque enthousiaste. À l'égard de son beau-père le refroidissement est sensible : « Par la prochaine occasion, j'écirai au général. » Il n'est plus question de « papa ». Pourtant, dès son retour, il lui écrit de Bordeaux, sans beaucoup de tendresse, il est vrai, mais sans contester l'utilité du voyage : « Je crois que je reviens avec la sagesse en poche. »

Il ne faut pas espérer que des preuves, si décisives qu'elles soient, modifient les convictions contraires. Le *Baudelaire* de Sartre est fondé tout entier sur la tradition d'un traumatisme profond produit par le second mariage de Caroline. Nul commentateur des *Lettres inédites* n'a encore, à notre connaissance, signalé que leur publication porte un coup mortel à cette thèse, si tant est qu'elle eût encore un reste de vie (soit dit sans contester le talent de l'auteur ni l'intérêt de certains de ses aperçus). L'un d'eux prétend même que Sartre en reçoit confirmation. Les lecteurs plus attentifs auront, suivant la formule, rectifié d'eux-mêmes. Il reste que les futurs exégètes et biographes n'auront plus d'excuse de retomber dans les mêmes erreurs. Résultat appréciable dont il faut être reconnaissant à M. Auserve.

On a compris que ces lettres datent presque toutes de l'enfance et de la jeunesse de Baudelaire. Celles qui terminent le volume et qui appartiennent aux périodes postérieures complètent utilement la *Correspondance générale*, mais ne modifient pas l'image qu'elle nous livrait de Baudelaire.

Marcel-A. RUFF.

Université de Nice